

Celui-ci leva le bras et les lanières cinglèrent le dos du malheureux.

—Maman! maman! cria celui-ci.

Heureusement je n'en vis pas davantage, la porte de l'escalier s'ouvrit et Vitalis entra.

Un coup d'oeil lui fit comprendre ce que les cris qu'il avait entendus en montant l'escalier lui avaient déjà dénoncé, il courut sur Riccardo et lui arracha le fouet de la main; puis se retournant vivement vers Garofoli, il se posa devant lui les bras croisés.

Tout cela s'était passé si rapidement que Garofoli resta un moment stupéfait, mais bientôt se remettant et reprenant son sourire doux et doux :

—N'est-ce pas, dit-il, que c'est terrible; cet enfant n'a pas de coeur.

—C'est une honte! s'écria Vitalis.

—Voilà justement ce que je dis, interrompit Garofoli.

—Pas de grimaces, continua mon maître avec force, vous savez bien que ce n'est pas à cet enfant que je parle, mais à vous; oui, c'est une honte, une lâcheté de martyriser ainsi des enfants qui ne peuvent pas se défendre.

—De quoi vous mêlez-vous, vieux fou? dit Garofoli changeant de ton.

—De ce qui regarde la police.

—La police, s'écria Garofoli en se levant, vous me menacez de la police, vous?

—Oui, moi, répondit mon maître, sans se laisser intimider par la fureur du padrone.

—Ecoutez, Vitalis, dit celui-ci, en se calmant et en prenant un ton moqueur, il ne faut pas faire le méchant, et me menacer de causer, parce que, de mon côté, je pourrais bien causer aussi. Et alors, qui est-ce qui ne serait pas content? Bien sûr je n'irai rien dire à la police, vos affaires ne la regardent pas. Mais il y en a d'autres qu'elles intéressent, et si j'allais répéter à ceux-là ce que je sais, si je disais seulement un nom, un seul nom, qui est-ce qui serait obligé d'aller cacher sa honte?

Mon maître resta un moment sans répondre. Sa honte? J'étais stupéfait. Avant que je fusse revenu de la surprise dans laquelle m'avaient jeté ces étranges paroles, il m'avait pris par la main.

—Suis-moi.

Et il m'entraîna vers la porte.

—Eh bien! dit Garofoli en riant, sans rancune, mon vieux; vous vouliez me parler?

—Je n'ai plus rien à vous dire.

Sans une seule parole, sans se retourner, il descendit l'escalier, me tenant toujours par la main. Avec quel soulagement je le suivais! J'échappais donc à Garofoli; si j'avais osé, j'aurais embrassé Vitalis.

XVIII

LES CARRIERES DE GENTILLY

Tant que nous fûmes dans la rue où il y avait du monde, Vitalis marcha sans rien dire, mais bientôt nous nous trouvâmes dans une ruelle déserte; alors il s'assit sur une borne et passa à plusieurs reprises sa main sur son front, ce qui, chez lui, était un signe d'embarras.

—C'est peut-être beau d'écouter la générosité, dit-il, comme s'il se parlait à lui-même, mais avec cela nous voilà sur le pavé de Paris, sans un sou dans la poche et sans un morceau de pain dans l'estomac. As-tu faim?

—Je n'ai rien mangé depuis le petit croûton que vous m'avez donné ce matin.

—Eh bien! mon pauvre enfant, tu es exposé à te coucher ce soir sans dîner; encore si nous savions où coucher.

—Vous comptiez donc coucher chez Garofoli?

—Je comptais que toi tu y coucherais, et comme pour ton hiver il m'eût donné une vingtaine de francs, j'étais tiré d'affaire pour le moment. Mais en voyant comment il traite les enfants, je n'ai pas été maître de moi. Tu n'avais pas envie de rester avec lui, n'est-ce pas?

—Oh! vous êtes bon.

—Peut-être le coeur du jeune homme n'est-il pas tout à fait mort dans le vieux vagabond. Par malheur, le vagabond avait bien calculé, et le jeune homme a tout dérangé. Maintenant, où aller?

Il était tard déjà, et le froid, qui s'était amolli durant la journée, était redevenu âpre et glacial; le vent soufflait du nord, la nuit serait dure.

Vitalis resta longtemps assis sur la borne, tandis que nous nous tenions immobiles devant lui, Capi et moi, attendant qu'il eût pris une décision. Enfin, il se leva.

—Où allons-nous?

—A Gentilly, tâcher de trouver une carrière où j'ai couché autrefois. Es-tu fatigué?

—Je me suis reposé chez Garofoli.

—Le malheur est que je ne me suis pas reposé, moi, et que je n'en peux plus. Enfin, il faut aller. En avant, mes enfants!

C'était son mot de bonne humeur pour les chiens et pour moi; mais ce soir-là il le dit tristement.

Nous voilà donc en route dans les rues de Paris; la nuit est noire et le gaz, dont le vent fait vaciller la flamme dans les lanternes, éclaire mal la chaussée; nous glissons à chaque pas sur un ruisseau gelé ou sur une nappé de glace qui a envahi les trottoirs: Vitalis me tient par la main et Capi est sur nos talons. De temps en temps seulement il reste en arrière pour chercher dans un tas d'ordures s'il ne trouvera pas un os ou une croûte, car la faim lui tenaille aussi l'estomac; mais les ordures sont prises en un bloc de glace et sa recherche est vaine; l'oreille basse, il nous rejoint.

Après les grandes rues, des ruelles; après ces ruelles, d'autres grandes rues; nous marchons toujours, et les rares passants que nous rencontrons semblent nous regarder avec étonnement: est-ce notre costume, est-ce notre démarche fatiguée qui frappent l'attention? Les sergents de ville que nous croisons tournent autour de nous et s'arrêtent pour nous suivre de l'oeil.

Cependant sans prononcer une seule parole, Vitalis s'avance courbé en deux; malgré le froid, sa main brûle la mienne; il me semble qu'il tremble. Parfois, quand il s'arrête pour s'appuyer une minute sur mon épaule, je sens tout son corps agité d'une secousse convulsive.

D'ordinaire je n'osais pas trop l'interroger, mais cette fois je manquai à ma règle; j'avais d'ailleurs comme un besoin de lui dire que je l'aimais ou tout au moins que je voulais faire quelque chose pour lui.

—Vous êtes malade! dis-je dans un moment d'arrêt.

—Je le crains; en tout cas, je suis fatigué; ces jours de marche ont été trop longs pour mon âge, et le froid de cette nuit est trop rude pour mon vieux sang; il m'aurait fallu un bon lit, un souper dans une chambre close et devant un bon feu. Mais tout ça est un rêve: en avant, les enfants!

En avant! nous étions sortis de la ville ou tout au moins des maisons; et nous marchions tantôt entre une double rangée de murs, tantôt en pleine campagne, nous marchions toujours. Plus de passants, plus de sergents de ville, plus de lanternes ou de becs de gaz; seulement de temps en temps une fenêtre éclairée ça et là et au-dessus de nos têtes, le ciel d'un bleu sombre avec de rares étoiles. Le vent qui soufflait plus âpre et plus rude nous collait nos vêtements sur le corps: il nous frappait heureusement dans le dos, mais comme l'emmanchure de ma veste était décosue, il entraînait par ce trou et me glissait le long du bras, ce qui était loin de me réchauffer.

Bien qu'il fit sombre et que des chemins se croissent à chaque pas, Vitalis marchait comme un homme qui sait où il va et qui est parfaitement sûr de sa route; aussi je le suivais sans crainte de nous perdre, n'ayant d'autre inquiétude que celle de savoir si nous n'allions pas arriver enfin à cette carrière. Mais tout à coup il s'arrêta:

—Vois-tu un bouquet d'arbres? me dit-il.

—Je ne vois rien.

—Tu ne vois pas une masse noire?

Je regardai de tous les côtés avant de répondre; nous devions être au milieu d'une plaine, car mes yeux se perdirent dans des profondeurs sombres sans que rien les arrêtât, ni arbres ni maisons; le vide autour de nous; pas d'autre bruit que celui du vent sifflant à ras de terre dans les broussailles invisibles.

—Ah! si j'avais tes yeux! dit Vitalis, mais je vois trouble, regarde là-bas.

Il étendit la main droite devant lui, puis comme je ne répondais pas, car je n'osais pas dire que je ne voyais rien, il se remit en marche.

Quelques minutes se passèrent en silence, puis il s'arrêta de nouveau et me demanda encore si je ne voyais pas de bouquet d'arbres. Je n'avais plus la même sécurité que quelques instants auparavant, et un vague effroi fit trembler ma voix quand je répondis que je ne voyais rien.

—C'est la peur qui te fait danser les yeux, dit Vitalis.

—Je vous assure que je ne vois pas d'arbres.

—Pas de grande route?

—On ne voit rien.

—Nous sommes nous trompés!

Je n'avais pas à répondre, je ne savais ni où nous étions, ni où nous allions.

—Marchons encore cinq minutes, et si nous ne voyons pas les arbres nous reviendrons en arrière; je me serai trompé de chemin.

Maintenant que je comprenais que nous pouvions être égarés, je ne me sentais plus de forces. Vitalis me tira par le bras.

—Eh bien!

—Je ne peux plus marcher.

—Et moi, crois-tu que je peux te porter? si je me tiens encore debout c'est soutenu par la pensée

que si nous nous asseyons nous ne nous relèverons pas et mourrons là de froid. Allons!

Je le suivis.

—Le chemin a-t-il des ornières profondes?

—Il n'en a pas du tout.

—Il faut retourner sur nos pas.

Le vent qui nous soufflait dans le dos, nous frappa à la face et si rudement, qu'il me suffoqua: j'eus la sensation d'une brûlure.

Nous n'avancions pas bien rapidement en venant, mais en retournant nous marchâmes plus lentement encore.

—Quand tu verras des ornières, préviens-moi, dit Vitalis; le bon chemin doit être à gauche, avec une tête d'épine au carrefour.

Pendant un quart d'heure, nous avançâmes ainsi luttant contre le vent; dans le silence morne de la nuit, le bruit de nos pas résonnait sur la terre durcie: bien que pouvant à peine mettre une jambe devant l'autre, c'était moi maintenant qui traînais Vitalis. Avec quelle anxiété je sondais le côté gauche de la route! Une petite étoile rouge brilla tout à coup dans l'ombre.

—Une lumière, dis-je en étendant la main.

—Où cela?

Vitalis regarda, mais bien que la lumière scintillât à une distance qui ne devait pas être très grande, il ne vit rien. Par là je compris que sa vue était affaiblie, car d'ordinaire elle était longue et perçante la nuit.

—Que nous importe cette lumière, dit-il, c'est une lampe qui brûle sur la table d'un travailleur ou bien près du lit d'un mourant, nous ne pouvons pas aller frapper à cette porte. Dans la campagne, pendant la nuit, nous pourrions demander l'hospitalité, mais aux environs de Paris on ne donne pas l'hospitalité. Il n'y a pas de maisons pour nous. Allons!

Pendant quelques minutes encore, nous marchâmes, puis il me sembla apercevoir un chemin qui coupait le nôtre, et au coin de ce chemin un corps noir qui devait être la tête d'épine. Je lâchai la main de Vitalis pour avancer plus vite. Ce chemin était creusé par de profondes ornières.

—Voilà l'épine, il y a des ornières.

—Donne-moi la main, nous sommes sauvés, la carrière est à cinq minutes d'ici; regarde bien, tu dois voir le bouquet d'arbres.

Il me sembla voir une masse sombre, et je dis que je reconnaissais les arbres.

L'espérance nous rendit l'énergie, mes jambes furent moins lourdes, la terre fut moins dure à mes pieds. Cependant, les cinq minutes annoncées par Vitalis me parurent éternelles.

—Il y a plus de cinq minutes que nous sommes dans le bon chemin, dit-il en s'arrêtant.

—C'est ce qui me semble.

—Où vont les ornières?

—Elles continuent droit.

—L'entrée de la carrière doit être à gauche, nous aurons passé devant sans la voir; dans cette nuit épaisse rien n'est plus facile; pourtant nous aurions dû comprendre aux ornières que nous allions trop loin.

—Je vous assure que les ornières n'ont pas tourné à gauche.

—Enfin, rebroussons toujours.

Une fois encore nous revînmes en arrière.

—Vois-tu le bouquet d'arbres?

—Oui, là, à gauche.

—Et les ornières?

—Il n'y en a pas.

—Est-ce que je suis aveugle? dit Vitalis en passant la main sur ses yeux, marchons droit sur les arbres et donne-moi la main.

—Il y a une muraille.

—C'est un amas de pierres.

—Non, je vous assure que c'est une muraille.

Ce que je disais était facile à vérifier, nous n'étions qu'à quelques pas de la muraille. Vitalis franchit ces quelques pas, et comme s'il ne s'en rapportait pas à ses yeux, il appliqua les deux mains contre l'obstacle que j'appelais une muraille et qu'il appelait, lui, un amas de pierre.

—C'est bien un mur; les pierres sont régulièrement rangées et je sens le mortier; où donc est l'entrée? cherche les ornières.

Je me baissai sur le sol et suivis la muraille jusqu'à son extrémité sans rencontrer la moindre ornière; puis revenant vers Vitalis, je continuai ma recherche du côté opposé. Le résultat fut le même: partout un mur? nulle part une ouverture dans ce mur, ou sur la terre un chemin, un sillon, une trace quelconque indiquant une entrée.

(A suivre)

